Document généré le 3 août 2025 08:49

Voix et Images

Le Canada anglais : une invention québécoise?

Annette Hayward et André Lamontagne

Volume 24, numéro 3 (72), printemps 1999

La littérature québécoise sous le regard de l'autre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/201445ar
DOI : https://doi.org/10.7202/201445ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hayward, A. & Lamontagne, A. (1999). Le Canada anglais : une invention québécoise? *Voix et Images*, *24*(3), 460–479. https://doi.org/10.7202/201445ar

Résumé de l'article

Cet article propose un aperçu d'une recherche qui se veut exhaustive sur la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise et aborde certaines des questions théoriques que soulève cette problématique. Existe-t-il un canon de la littérature québécoise spécifique au Canada anglais et peut-on observer des écarts significatifs sur le plan de la lecture critique? Compte tenu d'un métissage identitaire croissant et d'une multiplication des transactions institutionnelles qui semblent réduire la distance entre les deux solitudes à l'époque contemporaine, est-il toujours légitime de postuler l'existence d'une institution littéraire canadienne-anglaise homogène dans son discours interprétatif et évaluatif autonome dans sa réception de la littérature québécoise? En s'arrêtant à deux périodes charnières (1900-1939 et 1965-1989), la présente étude fait également état de certaines données statistiques tirées de cette recherche et se penche sur les auteurs québécois les plus étudiés au Canada anglais.

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Canada anglais : une invention québécoise ?

Annette Hayward, Queen's University
André Lamontagne, University of British Columbia

Cet article propose un aperçu d'une recherche qui se veut exhaustive sur la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise et aborde certaines des questions théoriques que soulève cette problématique. Existe-t-il un canon de la littérature québécoise spécifique au Canada anglais et peut-on observer des écarts significatifs sur le plan de la lecture critique ? Compte tenu d'un métissage identitaire croissant et d'une multiplication des transactions institutionnelles qui semblent réduire la distance entre les deux solitudes à l'époque contemporaine, est-il toujours légitime de postuler l'existence d'une institution littéraire canadienne-anglaise homogène dans son discours interprétatif et évaluatif, autonome dans sa réception de la littérature québécoise ? En s'arrêtant à deux périodes charnières (1900-1939 et 1965-1989), la présente étude fait également état de certaines données statistiques tirées de cette recherche et se penche sur les auteurs québécois les plus étudiés au Canada anglais.

Cet article consiste en une réflexion théorique inspirée par nos recherches sur « La réception anglo-canadienne de la littérature québécoise (1867-1989) ». Ce vaste projet entend dégager et évaluer les écarts ainsi que les convergences entre la lecture que l'on fait de la littérature québécoise au sein de l'institution littéraire anglo-canadienne et celle qui en est faite en français au Québec. Dans le cadre du présent dossier, nous aimerions problématiser certains aspects de notre travail, ainsi que les questions qui se sont posées lors de l'établissement du corpus et de l'analyse préliminaire. Ce corpus rassemble tous les textes appartenant à la critique dite savante (monographies, ouvrages collectifs, préfaces à des anthologies ou à des œuvres en traduction, articles, comptes rendus, etc.) parus au Canada anglais depuis la naissance de la Confédération jusqu'à la fin des années quatre-vingt — délais d'indexation obligent.

L'hypothèse principale de notre projet repose sur le concept d'horizon d'attente défini par la théorie esthétique de la réception (Iser et Jauss), ainsi que sur ceux d'institution littéraire (Bourdieu et Dubois) et de

communauté interprétative (Fish). Le phénomène littéraire se compose de deux procès sémiotiques, soit, pour citer Jauss : « l'*effet produit* par l'œuvre, qui est fonction de l'œuvre elle-même, et la *réception*, qui est déterminée par le destinataire de l'œuvre[1] ». L'acte de lecture opère la jonction concrète de ces deux plans tels que définis chez Wolfgang Iser :

> Le pôle artistique se réfère au texte produit par l'auteur tandis que le pôle esthétique se rapporte à la concrétisation réalisée par le lecteur. Cette polarité explique que l'œuvre littéraire ne se réduise ni au texte ni à sa concrétisation qui, à son tour, dépend des conditions dans lesquelles le lecteur l'actualise[2].

Le sens ainsi concrétisé est donc en partie fonction des attentes d'un public selon son expérience des formes littéraires et de la vie quotidienne (ou des discours sur ces mêmes phénomènes). L'ensemble de ces références objectivables compose un horizon qui doit rencontrer celui inscrit dans l'œuvre pour que s'effectue leur « fusion » (Jauss).

Il semble que cette conceptualisation soit particulièrement féconde dans les cas où une œuvre est reçue par un public différent de celui qu'elle postule. Ainsi, pour la littérature québécoise, l'horizon d'attente des publics québécois et anglophone coïncide assez bien quant à l'expérience des genres littéraires (mais peut-être moins avant 1930 que depuis...), mais ne convoque pas les mêmes références à des œuvres antérieures, ni ne fait appel aux mêmes thématiques de l'imaginaire ou de la réalité sociale. Nous avons donc avancé l'hypothèse que l'expérience esthétique de la collectivité anglo-canadienne concrétise un autre sens des œuvres québécoises et que cette différence se manifeste dans la lecture critique des anglophones.

Comme la théorie de la réception (l'école allemande) s'articule essentiellement à l'intérieur du champ esthétique, Jauss reconnaît lui-même que le concept d'horizon gagnerait à être modulé sociologiquement. Il est donc important de s'intéresser à la communauté interprétative, concept par lequel Stanley Fish définit les stratégies herméneutiques d'un lecteur collectif — en l'occurrence, la critique anglo-canadienne. Pour ouvrir davantage notre étude au champ des déterminations sociologiques, nous avons aussi eu recours au concept d'institution littéraire tel qu'élaboré par Jacques Dubois à la suite des travaux de Pierre Bourdieu sur le marché des biens symboliques. Les instances de consécration, les appareils de diffusion et de légitimation, les idéologies dominantes entrent également dans les visées de notre analyse ; en un mot, toute la question de la norme instituante. L'appréciation des faits d'institution est nécessaire à l'évaluation du discours critique en ce qu'il reconduit des valeurs canoniques manifestes sous forme d'omissions, de renforcements et d'un

1. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 259.
2. Wolfgang Iser, *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, s.d., p. 48.

éventail de choix discursifs. Cette approche permet également de tenir compte des répercussions sur la critique québécoise. Enfin, l'impact des mouvements sociaux (le féminisme, le nationalisme, le multiculturalisme) entre évidemment dans l'évaluation de la lecture critique représentée dans notre corpus.

L'année 1867 marque la corrélation entre une identité nationale en voie d'émergence et la volonté, voire la nécessité, d'établir l'existence d'une littérature canadienne. C'est là la principale visée de la *Biblioteca Canadensis or a Manual of Canadian Literature* (1867) de Henry James Morgan. Ce premier manuel consacré en partie à des textes canadiens-français s'inscrit dans la Confédération naissante en amalgamant les auteurs anglophones et francophones sous un même ordre alphabétique. Toutefois, la faible teneur péritextuelle de l'ouvrage ne nous autorise pas à y lire une volonté d'effacer la différence. De fait, les critiques de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ maintiendront de façon plus ou moins explicite une distinction entre les deux peuples fondateurs et, le cas échéant, ne parleront d'une littérature canadienne qu'en termes bilinguistiques et biculturels. Cette ligne de partage s'accentuera durant les décennies suivantes malgré et à travers le comparatisme des littératures canadiennes (Philip Stratford, Clément Moisan) ou, plus récemment, dans la notion d'un polysystème où se côtoieraient, entre autres, les littératures des deux principales communautés linguistiques du pays (Milan Dimic, E. D. Blodgett). Or, au fur et à mesure que s'installe l'idée d'une littérature québécoise autonome, les échanges entre anglophones et francophones se multiplient : au premier plan, bien sûr, la réception critique, mais aussi toute une série de transactions institutionnelles (traductions, enseignement, jurys, organismes communs, rencontres universitaires), sans compter le métissage identitaire. Tout se passe comme si la fréquentation de l'Autre par le critique canadien-anglais avait pour effet de légitimer l'altérité du premier, de renforcer le statut indépendant, national de la littérature québécoise.

Ce paradoxe, nous l'avons rencontré tout au long de l'établissement de notre corpus et de l'analyse, que ce soit sous la forme de facteurs tels que le statut linguistique des critiques, leur appartenance théorique, les lieux de publication, le statut des traductions et les réseaux universitaires, ou dans l'ensemble du substrat critique. Nous voulons insister ici sur ces questions pour voir s'il est légitime de postuler l'existence d'une institution littéraire canadienne-anglaise homogène dans son discours interprétatif et évaluatif, autonome dans sa réception de la littérature québécoise. Nous nous intéresserons plus particulièrement à deux périodes charnières : 1900-1939 et 1965-1989.

La rencontre de l'Autre

Entre 1900 et 1939, les deux principaux systèmes littéraires du Canada se mettent véritablement en place, s'inventent et s'institutionnalisent de leur mieux. Non pas qu'il n'y ait rien eu au XIX^e^ siècle, loin de là, comme en témoigne l'action de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Mais c'est au début du XX^e^ que l'on ose vraiment affirmer l'existence d'une littérature « nationale » distincte de celle de la mère-patrie. La nécessité d'un système littéraire autonome au Canada français, comme on disait alors, s'explique par plusieurs raisons, dont la principale consistait à se protéger des influences du monde extérieur : la France impie, le Canada anglophone, protestant, impérialiste, centralisateur et destructeur d'écoles françaises, les États-Unis anglophones, incultes, protestants et imbus de matérialisme impie, de progrès.

D'une certaine façon, on pourrait dire que le désir d'une littérature nationale dans le reste du Canada venait d'une volonté tout à fait opposée, celle de concurrencer les autres pays comme l'Angleterre, les États-Unis ou la France qui avaient, eux, leur littérature propre. Qui plus est, « l'invention » de la littérature canadienne au Canada anglais, qui naît dans les années vingt, se fait dans la volonté de surpasser le Québec. Ce n'est donc pas un hasard si vers 1927, à l'époque où Lorne Pierce produit son *Outline of Canadian Literature (French and English)*, on dénombre plusieurs articles (dont un de Pierce lui-même) sur M^gr^ Camille Roy, reconnu comme le doyen et le grand spécialiste de la littérature québécoise et aussi, déjà, recteur de l'Université Laval.

Nous sommes donc, de toute évidence, dans un polysystème où chacun essaie d'affirmer son autonomie en rivalisant avec l'autre, ou plusieurs autres[3]. Mais qui était l'initiateur des contacts entre les deux systèmes au Canada ? La réponse est variable, car il y avait, déjà à cette époque, un certain nombre de Québécois qui aidaient à faire connaître leur littérature au Canada anglais. Toutefois, ce sera le Canada anglais qui prendra l'initiative, qui constituera le « système-cible » et qui ira chercher ses liens dans le « système-source » du Québec. À cet égard, la Société royale du Canada/Royal Society of Canada exercera une influence

3. Nos données confirment tout à fait les propos de nos collègues de l'Université de l'Alberta à ce sujet. Pour plus de renseignements sur la théorie du polysystème, où une littérature nationale est conçue comme un microsystème ouvert à des influences et interférences venant d'autres littératures ou microsystèmes à l'intérieur du grand macrosystème littéraire, on pourra lire, entre autres : Itamar Even-Zohar, « Polysystem Theory, » *Poetics Today*, vol. I, n^os^ 1-2, 1979, p. 287-310. Pour une application de cette théorie à la situation canadienne, voir, entre autres : Milan V. Dimic, « Models and Paradigms for the Study of Canadian Literature : its internal and external relations as perceived by critics and scholars — a comparatist view, » E.D. Blodgett et A.G. Purdy (dir.), *Problems of Literary Reception/Problèmes de réception littéraire*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, 1988, p. 144-167.

considérable. De même, dès 1901, Thomas O'Hagan parle de la maison de James McPherson LeMoine comme d'un point de contact important, et de son occupant comme du « doyen of French Canadian Literature, indeed of all Canadian Literature[4] ».

La situation change un peu en 1921, notamment avec la fondation de l'Association des auteurs canadiens, dont le *Canadian Bookman* devient l'organe officiel et, peu après, avec la formation de la Section française de cette association dont Victor Morin devient le président. Des assises institutionnelles se mettent donc peu à peu en place et, en 1922, Lorne Pierce publie, en collaboration avec Albert Watson, une anthologie intitulée *Our Canadian Literature: Representative Prose and Verse.* Il est frappant de voir que la deuxième édition de ce volume sera suivie d'un article dans le *Canadian Bookman* intitulé « Why a Canadian Literature? » (1923). Néanmoins, le moment est de toute évidence venu pour la naissance officielle d'une « Canadian Literature » et, en 1924, Archibald MacMechan publie *Head-Waters of Canadian Literature*.

En même temps, la connaissance du Québec et de la littérature canadienne-française augmente peu à peu, sans doute grâce aux efforts faits par quelques Québécois francophones — qui traduisent eux-mêmes leurs textes ou les font traduire en anglais : un article de Benjamin Sulte en 1905, un long chapitre de Camille Roy sur la littérature canadienne-française dans le volume *Canada and its Provinces* en 1914, un article de 12 pages de Victor Morin dans le *Canadian Magazine* de 1921, et un article d'Hector Garneau dans le *Canadian Bookman* de 1921... On répète presque toujours le coup de l'« Introduction générale ».

L'effet des traductions se fait sentir surtout avec *Maria Chapdelaine* qui aura droit à deux traductions différentes, l'une de Sir Andrew Macphail et l'autre de W. H. Blake, que les critiques vont scruter et commenter. En effet, *Maria Chapdelaine* jouira d'une réception tout à fait exceptionnelle si l'on tient compte de l'époque. Écrit par un Français qui a passé si peu de temps au Québec, ce roman deviendra vite pour plusieurs, au Québec comme au Canada anglais, le roman « canadien » par excellence (c'est-à-dire canadien-français pour les Québécois et canadien tout court pour les Anglo-Canadiens). La traduction est d'ailleurs largement responsable du point culminant dans la réception, qu'on note en 1921, de ce roman. Il fera l'objet de 15 articles différents entre 1921 et 1939, sans compter de multiples références[5]. Il est remarquable — et ironique —, par exemple, que la première tentative de littérature comparée que nous ayons dépistée, et qui s'intitule, de façon significative, « Real

4. « [D]oyen de la littérature canadienne-française, voire de toute la littérature canadienne » (Nous traduisons). Thomas O'Hagan, *Canadian Essays, Critical and Historical*, Toronto, W. Briggs, 1901, p. 116.
5. Cette réception exceptionnelle se maintiendra d'ailleurs par la suite.

"Canadian Literature"», étudie *Wild Geese* de Martha Ostenso et *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. De même, un des premiers articles de fond sur une œuvre, dans le *Queen's Quarterly* de 1939, porte sur «The qualities of Maria Chapdelaine». Et, pour boucler la boucle, la première étude de réception à cette époque, publiée par Allan McAndrew dans le *University of Toronto Quarterly* de 1945, a pour objet celle de *Maria Chapdelaine* au Québec, au Canada anglais et en France.

La traduction, en tant que moyen de contact ou d'interférence entre les deux cultures, et sa politique éditoriale — ou son absence, car le plus souvent, c'était au gré du hasard ou de la volonté de l'auteur — exerçaient une influence considérable à l'époque sur la réception ou l'absence de réception de la littérature québécoise. L'accessibilité à cette dernière se fera surtout par l'entremise d'une légende de Fréchette, de chansons patriotiques ou religieuses et de livres traduits. Bénéficieront ainsi d'une réception privilégiée : *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé, père (1864 - 1890 - 1905 - 1929 - 1974, — une traduction de Georgiana M. Penée, et l'autre de Ch. G. D. Roberts) ; *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (W. H. Blake et Andrew McPhail, 1921) ; *Chez nous* d'Adjutor Rivard (W. H. Blake, 1923) ; *Les récits laurentiens* du frère Marie-Victorin (James Geddes, 1925). Lorsqu'on trouve admirable la préface de Robert Choquette à son recueil *À travers les vents* en 1925, on la traduit et la publie dans le *Canadian Bookman.*

Bien qu'il s'atténuera, cet aspect contingent de la réception ne disparaîtra jamais. Mais ne connaître de la littérature québécoise que les œuvres précitées crée évidemment une image résolument rurale, folklorique et catholique du Québec. En même temps, il faut admettre que c'est précisément cette image que voulaient donner les régionalistes et une bonne partie de l'institution littéraire canadienne-française de cette époque. Mais il existe quand même des exceptions à cette règle, au Québec, qui, pour la plupart, ne passent pas la barrière linguistique : les poètes de l'École littéraire de Montréal, Émile Nelligan, Paul Morin, des romanciers comme Arsène Bessette, Errol Bouchette, etc. Il y a donc une certaine censure ou un certain filtrage qui se fait via le travail des traducteurs et les agents de contact utilisés. Autrement dit, ce sera surtout une littérature québécoise régionaliste et franchement catholique, conforme aux visées de Camille Roy et d'Adjutor Rivard, qui passera au Canada anglais, par le moyen de la traduction, avant 1940. Quant à l'importance donnée à William Henry Drummond et à son portrait de l'habitant canadien-français, elle constituerait à elle seule un autre sujet d'étude... Elle semble rappeler une certaine tendance — qui n'est pas absente non plus chez l'élite québécoise, en fin de compte — à vouloir réduire le «petit peuple» à un rôle folklorique et pittoresque.

Cette dépendance totale de la réception aux traductions ou aux renseignements fournis par des contacts canadiens-français sera jugulée par

l'arrivée d'une nouvelle génération de critiques et chercheurs canadiens-anglais capables de lire les œuvres en français. L'année 1924 marque un nouveau départ dans la réception de la littérature canadienne-française au Canada anglais. C'est à ce moment qu'Archibald MacMechan publie son superbe *Head-Waters of Canadian Literature*, auquel un critique canadien-anglais reprochera, entre autres, de prêter trop d'importance à la littérature canadienne-française[6]. La connaissance encyclopédique et personnelle des poètes canadiens-français dont fait preuve ce volume sera sans égale pendant de longues années, même au Québec, croyons-nous. C'est un plaisir, encore aujourd'hui, de parcourir par exemple la dizaine de pages consacrées à Émile Nelligan où, en plus des citations en français, l'auteur nous propose sa propre traduction du « Vaisseau d'or », ainsi que la douzaine de pages sur Albert Lozeau ou les huit pages concernant l'œuvre de Paul Morin.

Il faut cependant reconnaître comme institutionnellement plus important — pour des raisons qui restent à élucider — *An Outline of Canadian Literature (French and English)* publié par Lorne Pierce en 1927. Cet ouvrage de 251 pages débute par une lettre en français demandant à M^gr^ Camille Roy la permission de lui dédier le volume et la réponse affirmative de celui-ci. Et, comme le dit L. Pierce dans son avant-propos : « This Outline is the first attempt at a history of our literature, placing both French and English authors side by side. Here after they must share equally in any attempt to trace the evolution of our national spirit[7]. »

La nation de Lorne Pierce comprend deux peuples, de sorte que chaque section de son histoire, basée sur un genre, présente d'abord l'historique des œuvres canadiennes-françaises, puis celui des œuvres canadiennes-anglaises. Cette différenciation n'est pas perçue comme étant incompatible avec la nature politiquement unificatrice de l'ouvrage :

> If English-speaking Canadians will read *Charles Guérin*, *Les anciens Canadiens*, *Jacques et Marie*, *Jean Rivard*, *Pour la patrie*, *Noël au Canada*, *Chez nous* et *Maria Chapdelaine*, they will find a highway to the hearts of our fellow countrymen, which constitutes the only real rapprochement[8].

6. Signalons en passant que MacMechan était professeur à l'Université Dalhousie, à Halifax, et que lorsqu'on a affaire à l'institution littéraire anglo-canadienne, la situation se complique souvent par des différences de perspectives régionales.
7. « Ce tableau est la première tentative d'une histoire de notre littérature qui place les auteurs anglophones et francophones côte à côte. Dorénavant, il faudra qu'ils aient un partage égal lors de toute tentative de retracer l'évolution de notre esprit national. » (Nous traduisons). Lorne Pierce, « Foreword », *An Outline of Canadian Literature (French and English)*. Toronto, Ryerson Press, 1927. s.p.
8. « Si les Canadiens de langue anglaise lisaient *Charles Guérin*, *Les anciens Canadiens*, *Jacques et Marie*, *Jean Rivard*, *Pour la patrie*, *Noël au Canada*, *Chez nous* et *Maria Chapdelaine*, ils y découvriraient un chemin direct vers le cœur de nos compatriotes [canadiens-français], ce qui constitue le seul véritable rapprochement. » (Nous traduisons). *Ibid.* Il est permis de se demander si Pierce avait lu *Pour la patrie*.

On peut par ailleurs comprendre l'admiration dont Pierce fait preuve envers Camille Roy, cet abbé qui, en 1904, avait recherché « La nationalisation de la littérature canadienne » et qui avait participé lui-même à la réalisation de ce désir par maintes activités, dont la publication, à partir de 1907, de toute une série de tableaux, puis de manuels de la littérature canadienne-française. Il avait aussi réussi à « canadianiser » l'enseignement au Québec, ce qui, si l'on en croit Lorne Pierce, n'était nullement le cas dans le reste du Canada :

> Until recently, Canada enjoyed the unenviable distinction of being the only civilised country in the world where the study of its own literature was not made compulsory in the schools and colleges [...]. With the ultimate evolution of Canada into complete nationhood, it is more then ever desirable that the true sources of our national greatness should be understood[9].

Pour Lorne Pierce, Camille Roy est cet homme qui a en quelque sorte réussi à « inventer » la littérature québécoise, à en imposer l'enseignement dans les écoles et à en faire une composante importante de l'identité du peuple canadien-français. C'est sans doute à cause de ce geste de la part de Pierce, entre autres, que Camille Roy, en 1930, publiera une édition (l'unique) de son *Histoire de la littérature canadienne* qui contient un chapitre sur la littérature canadienne de langue anglaise. En effet, 1930-1931 semble constituer une sorte de point culminant pour le rapprochement souhaité par Pierce[10].

Il faut attendre jusqu'en 1935 pour que *The University of Toronto Quarterly*, fondé en 1931, semble prendre connaissance de l'existence du Québec. L'année 1936 marque d'ailleurs le moment où naît la tradition de l'*University of Toronto Quarterly* de consacrer un numéro de la revue aux publications de l'année précédente, sous la rubrique *Letters in Canada*. Cette entreprise ambitieuse, qui sera reprise ensuite sous forme de volume, s'avère évidemment un instrument de légitimation et de diffusion important. La première année, la littérature canadienne-française n'aura droit qu'à quelques mentions dans *Letters in Canada* (une poétesse, cinq romanciers, trois dramaturges). Mais en 1937, apparaîtra une section séparée sur les « French Canadian Letters », qui nécessitera alors un deuxième numéro de la revue et qui sera assurée par le Professeur Felix Walter jusqu'en 1942, quand cette rubrique passera aux mains de W. E. Collin. Cependant, déjà en 1938, il est question dans la deuxième partie

9. « Jusqu'à tout récemment, le Canada avait la distinction peu enviable d'être le seul pays civilisé au monde où l'étude de sa propre littérature n'était pas obligatoire dans les écoles et les collèges [...]. Avec l'évolution ultime du Canada en un état-nation complet, il est plus que jamais désirable que les vraies sources de notre grandeur nationale soient connues. » (Nous traduisons). *Ibid.*

10. C'est également en 1930 que V.B. Rhodenizer, professeur de littérature anglaise à l'Université Acadia, consacrera une dizaine de pages à la littérature canadienne-française dans son *Handbook of Canadian Literature*.

de cette revue de « French Canadian and New Canadian Letters » et, en fin de compte, ce n'est que la cinquième partie de cette section qui est consacrée aux « French Canadian Letters ». Malgré ce glissement important, qui fait de la littérature canadienne-française une sous-catégorie au même titre que la poésie dans « New Canadian Letters », *The University of Toronto Quarterly* devient un instrument majeur pour la réception au Canada anglais de la production québécoise courante. En 1939, par exemple, Felix Walter parle aux lecteurs des romans récents de Ringuet, de Léo-Paul Desrosiers, de Marie Lefranc et de Jean-Charles Harvey. Le décalage qu'on a pu constater auparavant entre la date de publication d'une œuvre au Québec et celle de sa réception anglo-canadienne est ainsi considérablement diminué. Nous sommes également loin de l'époque où il fallait que quelqu'un ait le génie de tenter une traduction avant que le public ne sache qu'une œuvre existe....

Puis paraissent des livres entièrement consacrés au Québec : J. Turnbull, *Essential Traits of French Canadian Poetry* (1938) ; Ian Fraser, *Bibliography of French-Canadian Poetry* (1935) et *The Spirit of French Canada* (1939) ; Wilfrid Bovey, *The French Canadians Today* (1939) ; Charles Clark, *Voyageurs, Robes noires et Coureurs des bois : Stories from the French Exploration of North America* (1934) ; James Geddes, *Bibliographical Outline of French- Canadian Literature* (1940)[11].

Il est maintenant beaucoup plus facile pour le lecteur canadien-anglais de se renseigner sur le Québec et sur la littérature canadienne-française. Les instruments de réception, de vulgarisation, de diffusion et de légitimation se multiplient : les revues, les séries de livres et d'articles, la publication du *Standard Dictionary of Canadian Biography : The Canadian Who Was Who* de Ch. G. D. Roberts et Arthur Turnell en 1934, le chapitre de Camille Roy sur la « French Canadian Literature » dans l'*Encyclopedia of Canada* en 1936. D'ailleurs, on commence, vers la fin des années trente, à rencontrer des noms plus contemporains et des préoccupations qui nous touchent davantage. En janvier 1937, Earle Birney fait un compte rendu du volume *A Literary Map of Canada* dans le *Canadian Forum* ; Jane Turnbull écrit sur les « French Canadian Women Writers » dans le *Canadian Thinker* d'octobre 1938 ; Allan McAndrew (comme nous l'avons mentionné) aborde la réception de *Maria Chapdelaine* en 1945. La situation a donc bien changé depuis 1901, quand O'Hagan nommait quelques poètes et historiens pour prouver que les Français canadiens et leur langue étaient restés purs.

Y avait-il, à cette époque, une littérature québécoise ? ou canadienne-anglaise ? Oui et non. Il fallait en fixer les paramètres, les définir, les faire

11. Deux de ces auteurs, Fraser et Clark, sont américains, mais leurs œuvres rédigées en anglais constitueront quand même des instruments de diffusion importants au Canada anglais.

connaître surtout, mais elles étaient là. Il suffit de remarquer le mépris avec lequel le Canada regardait les premières œuvres en anglais, et l'envie avec laquelle il considérait les premières œuvres québécoises, pour comprendre que tout cela est souvent une question de perspective et d'horizon d'attente [12]. En même temps, le désir d'émulation concernait surtout la création d'un « pays », d'un projet collectif, plutôt que celle d'une « littérature », croyons-nous.

Légitimation institutionnelle

L'effervescence qui caractérise la réception de la littérature québécoise entre 1900 et 1939 cédera le pas à une période de régularisation entre 1940 et 1959. Après le sommet que nous avons observé dans les années vingt, le calcul statistique [13] révèle que la production de textes critiques sur la littérature québécoise se stabilise ensuite entre 60 et 85 par décennie. Cet état des choses est sans doute imputable en partie à la Deuxième Guerre mondiale, qui n'explique cependant pas tout. Peut-être la découverte fascinée de l'Autre entraîne-t-elle un répit. Quoi qu'il en soit, le grand bond en avant se produira dans les années soixante avec une augmentation de près de 400 % (voir la figure 1).

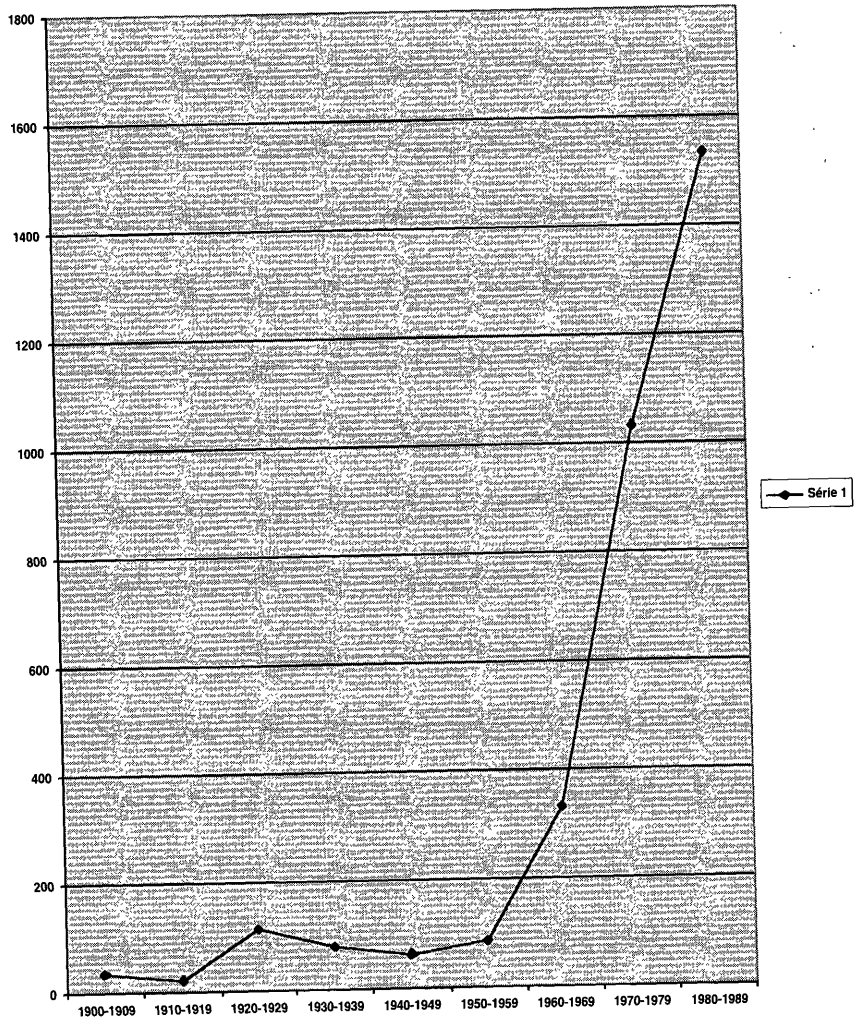
Au premier chef, il faut évidemment invoquer la Révolution tranquille pour comprendre cet essor : d'une part, en ce que ce mouvement d'émancipation interpelle le Canada anglais et, d'autre part, en ce que l'explosion littéraire qui se produit attire l'attention des critiques anglophones. Mais il y a plus : l'analyse détaillée des entrées pour la décennie 1960-1969 met en lumière un phénomène souvent négligé dans les études littéraires, soit l'importance du centenaire de la Confédération. En effet, alors qu'on dénombre environ une quinzaine de monographies et articles savants en 1966, la réception de la littérature québécoise connaîtra une augmentation fulgurante en 1967 avec plus de 163 textes. Elle retombera l'année suivante à moins d'une trentaine de contributions critiques (voir la figure 2).

Ces chiffres ne laissent pas de nous étonner. Ils témoignent de l'importance considérable du commémoratif dans notre société, de lieux de mémoire qui cristallisent les débats du présent. Ils traduisent aussi, par un

12. Dans ce sens, la réception de *Anne of Green Gables* de L. M. Montgomery est tout à fait exemplaire. Quoique rapidement reconnu comme un best-seller, ce roman ne sera perçu que très rarement comme un livre digne de retenir l'attention des critiques sérieux. Même en 1958, dans le résumé étonnamment perspicace et complet de la littérature canadienne dans les deux langues rédigé par Malcolm Ross pour *The Encyclopedia Americana. Canadian edition* (Montréal, Americana Corporation of Canada, 1958, vol. V, p. 430-436), on ne trouvera nulle mention de cette auteure ou de ses romans.

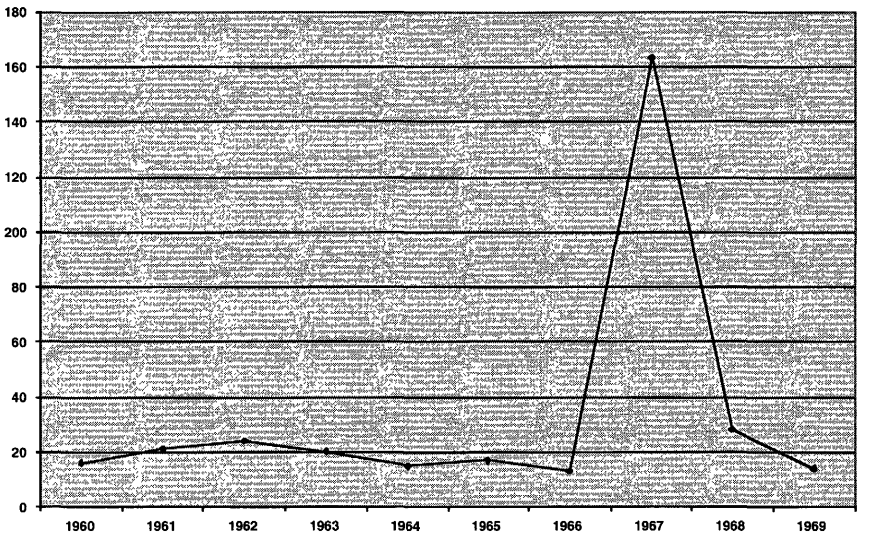
13. Bien entendu, une pondération s'impose, puisque dans notre inventaire, un livre équivaut à un article sur le plan statistique. À ce stade-ci de notre projet, les chiffres demeurent officieux.

Figure 1



effet de miroir qui rappelle 1867, les liens indissociables entre littérature et pays, réception de la littérature québécoise et unité nationale. Il est difficile de savoir de façon tangible à quel point une telle démarche critique a pu être consciente ou concertée. Certes, si on garde à l'esprit le décalage entre la parution d'une œuvre et sa réception, ce sommet que l'on observe n'est sans doute pas sans rapport avec la moisson des années 1965 et 1966 (Aquin, Blais, Ducharme, etc.). Mais comme l'a bien montré Eva-Marie Kröller dans un article consacré à l'Exposition universelle de

Figure 2



1967, l'année du Centenaire se voulait pour le Canada une vitrine devant laquelle, croyait-on naïvement, les visiteurs s'arrêteraient pour admirer son ouverture aux minorités[14].

Notre interprétation ne doit pas pour autant laisser croire à un intérêt éphémère pour la littérature québécoise. Les années soixante-dix marqueront une progression constante de la réception critique au Canada anglais, avec un taux de croissance de près de 300% par rapport aux années soixante. La consolidation du nationalisme continue d'appeler une réponse critique. Il y a également une corrélation à établir avec la mise en place des politiques de bilinguisme et de traduction, ainsi que l'augmentation sensible du nombre d'étudiants qui choisissent d'étudier en français au Canada anglais. La problématique du joual et du « vrai français » intéresse beaucoup les anglophones, même si cette question ne date pas d'hier, comme en font foi ces propos de Thomas O'Hagan : « It is quite amusing sometimes to hear people of Ontario who cannot frame a sentence in French speak of the French language of Québec as a patois[15]. » Durant les années quatre-vingt, c'est la perspective féministe qui prédominera et multipliera les ponts entre les deux institutions littéraires.

14. Eva-Marie Kröller, « Expo '67 : Canada's Camelot? », *Canadian Literature*, nos 152-153, printemps-été 1997, p. 36-51.
15. « Il est particulièrement amusant d'entendre parfois des Ontariens, qui ne peuvent formuler une phrase en français, qualifier le français parlé au Québec de patois. » (Nous traduisons). Thomas O'Hagan, *op. cit.*, p. 107.

Avec plus de 1533 entrées et une augmentation de 48%, cette décennie peut se définir comme une phase de stabilisation, si l'on tient compte de l'accroissement du nombre de titres parus chaque année au Québec.

Si cette période qui va de 1965 à 1989 s'avère quantitativement la plus fructueuse, elle soulève plusieurs questions méthodologiques qui, tout en rappelant le début du siècle, se posent avec plus d'acuité. Le lieu de publication et le statut linguistique des critiques sont deux de ces aspects qui problématisent la définition du ROC, acronyme qui désigne tant bien que mal un «Rest of Canada» que l'on imagine souvent monolithique depuis la vallée laurentienne. Tout comme dans les années qui ont suivi la Confédération, on retrouve au Québec un certain nombre d'éditeurs anglophones (Guernica, Harvest House, Véhicule Press). Appartiennent-ils pour autant à l'institution littéraire québécoise? Et comment classifier les entreprises de coédition, comme la collaboration McGill-Queen's University Press? Puisque le milieu littéraire anglophone de Montréal se réclame majoritairement et avant tout du Canada et de ses institutions, nous avons résolu d'inclure dans notre corpus les textes critiques parus au Québec chez un éditeur ou dans une revue de langue anglaise.

Mais à lui seul, le critère géographique ne suffit pas, car, selon la logique du territoire, les nombreux professeurs francophones qui enseignent et publient hors-Québec seraient des critiques anglo-canadiens. Sans compter que les professeurs enseignant au Québec font paraître à l'occasion des textes en français dans des revues comme *Canadian Literature* ou *University of Toronto Quarterly*. La mouvance universitaire constitue ainsi une nouvelle donne. Pour ne pas avoir à recourir à la notion d'ethnie, nous avons retenu le critère de l'origine linguistique. Mais là encore les incertitudes identitaires nous ont vite rattrapés. Il y a des critiques au nom francophone (comme Gilbert Drolet ou Camille LaBossière) qui écrivent uniquement en anglais et, inversement, des critiques au patronyme anglophone (comme Donald Smith) qui écrivent presque uniquement en français. Dans ce pays fictivement bilingue, il y a de plus en plus de gens réellement bilingues qui, comme James MacPherson-Lemoine au début du siècle, publient indifféremment dans les deux langues. Quel statut doit-on conférer, pour prendre cet exemple, à l'ouvrage de Janet Paterson sur le postmodernisme québécois paru chez un éditeur francophone? Que dire de Patricia Smart, qui a signé aux Presses de l'Université de Montréal le premier ouvrage sur Hubert Aquin et qui, de surcroît, a été en partie formée à l'Université Laval?

Les échanges que nous observions au début du siècle se sont multipliés sous diverses formes (colloques, sociétés savantes, collaboration entre universités sur le plan de la recherche), dont certaines ont été imposées par le pouvoir fédéral (CRSH, Fédération des études humaines et des sciences sociales du Canada, Conseil des Arts). La critique féministe a créé des espaces communs aux femmes francophones et anglophones:

des revues comme *Tessera* et *Room of One's Own*, des ouvrages collectifs comme *In the Feminine: Women and Words* (1983) et *Gynocritics/La gynocritique* (1987). Si la dépendance à l'égard de la traduction s'est théoriquement estompée en raison de la formation linguistique des chercheurs anglophones, un très grand volume des textes critiques porte encore sur des œuvres en traduction. Une revue comme *Quill and Quire*, qui a contribué pour beaucoup à la diffusion de la littérature québécoise en traduction, recrutait souvent des collaborateurs qui, en d'autres lieux de publication, travaillaient sur les œuvres en français. Le bagage culturel de beaucoup de Canadiens incluant maintenant des œuvres québécoises, on assiste aussi à des phénomènes d'hybridation fascinants comme le roman de Lazar Sarna intitulé *The Man Who Lived Near Nelligan*. Ces transactions entre les deux univers linguistiques, entre les deux systèmes du polysystème littéraire canadien, pour prendre les mots de Milan Dimic, compliquent assurément notre tâche. Il faut aussi se demander dans quelle mesure cette intersection entre les institutions littéraires québécoise et anglo-canadienne remet en cause leur autonomie, voire notre vision dualiste du Canada. En dépit de toutes ces nuances et zones grises, nous persistons à croire qu'il existe une « communauté interprétative » anglo-canadienne suffisamment homogène pour être circonscrite à partir de la lecture qu'elle propose de la littérature québécoise. Nous allons brièvement analyser quelques exemples qui permettront de juger d'éventuels écarts de lecture ou des différences sur le plan de l'horizon d'attente.

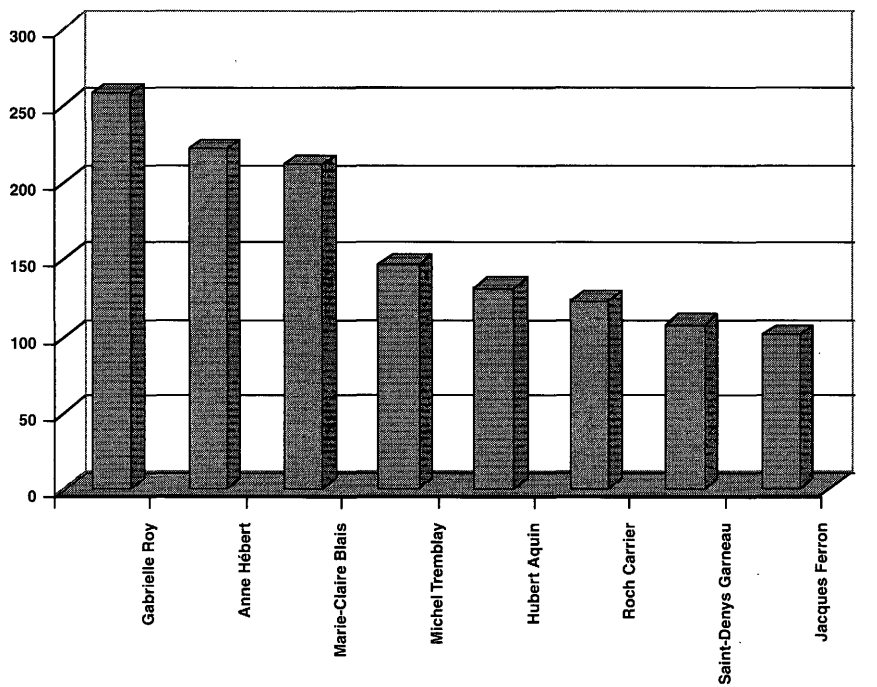
Les deux discours

Le premier cas — emblématique de notre recherche en quelque sorte — concerne la place de Roch Carrier dans le canon anglo-canadien de la littérature québécoise. Tout professeur de littérature québécoise œuvrant au Canada anglais connaît « The Hockey Sweater[16] » et plusieurs s'étonnent de l'importance « démesurée » accordée à cet auteur en regard de son statut au Québec. Ainsi, Pierre Hébert affirmait dans *Œuvres et critiques*: « Roch Carrier est probablement — on pourrait dire "certainement" si les données étaient disponibles — l'auteur le plus lu au Canada anglais (alors que, curieusement, pas une seule des revues littéraires québécoises "majeures" ne lui a consacré un numéro)[17]. » Nos données — qui portent, précisons-le, sur la réception critique et non sur la seule lecture — placent Roch Carrier en sixième place du panthéon anglo-canadien des auteurs québécois et confortent la prémisse que Carrier dispose, toutes proportions gardées, d'un capital symbolique supérieur au Canada

16. Rappelons pour mémoire la savoureuse parodie de ce texte signée dans *Liberté*, n° 145, février 1983.
17. Pierre Hébert, « Roch Carrier au Canada anglais », *Œuvres et critiques*, vol. XIV, n° 1, 1989, p. 102.

anglais. L'excellente analyse de Pierre Hébert démontre que l'œuvre de Carrier véhicule plusieurs des éléments qui constituent l'horizon d'attente du lectorat anglo-canadien face à la réalité québécoise : prédominance des valeurs traditionnelles comme la langue et la religion, population exubérante et ignorante, etc. Comme le souligne Hébert, plusieurs Canadiens anglais auront enfin l'impression de comprendre le Québec avec *La guerre, Yes Sir!*, alors que la représentation qui en est faite est celle d'une autre époque.

Figure 3



Si l'on regarde de près le canon de la littérature québécoise au Canada anglais, on constate que les trois auteurs les plus étudiés sont des femmes : Gabrielle Roy, Anne Hébert et Marie-Claire Blais. Nonobstant le nombre élevé d'études d'obédience féministe dans les années quatre-vingt, l'analyse en diachronie révèle un intérêt continu pour ces œuvres. La popularité de Michel Tremblay et d'Hubert Aquin n'étonnera personne. La forte représentation de Saint-Denys Garneau et Jacques Ferron peut surprendre quand on sait que leurs œuvres ne comptent pas parmi les plus

accessibles ou traduisibles. S'explique-t-elle par le rôle particulier joué par certains agents (comme Collin et Scott dans le cas de Saint-Denys Garneau) ou certaines amitiés (comme celle entre Ellenwood et Ferron)? Ces aspects contingents ne sont pas à négliger, comme le démontrent les travaux du groupe de recherche qui travaille sur *La vie littéraire au Québec*. Quoi qu'il en soit, quand on considère les noms qui composent ce groupe de tête et le peloton qui suit (Louis Hémon, Nicole Brossard, Victor-Lévy Beaulieu, Yves Thériault, Jacques Godbout, André Langevin et Gérard Bessette), on peut se demander si les écarts ne se sont pas amenuisés au cours des cinquante dernières années, s'il n'y a pas eu rapprochement entre les réceptions anglo-canadienne et franco-québécoise.

Les cas de sous-représentation s'avèrent plus significatifs. Par exemple, on compte sur les doigts de la main les articles consacrés à Francine Noël et à Dany Laferrière avant 1989, ce qui conduit à s'interroger sur le faible intérêt soulevé par ces écrivains à la vision du monde cosmopolite. Peut-on poser l'hypothèse que les mutations identitaires du Québec ne correspondent pas à l'horizon d'attente du lectorat anglo-canadien, du moins dans les années quatre-vingt? Que penser de la représentation relativement mince du Régime français et du XIX^e siècle dans la critique postérieure à 1960? Que les universitaires anglo-canadiens ne partagent pas l'urgence de leurs homologues francophones de consolider la littérature québécoise et d'accroître son corpus? La disproportion la plus flagrante concerne sans doute Pierre Vadeboncœur, au sujet duquel nous n'avons recensé que deux entrées. Le métier d'essayiste, dans le sens le plus pur du terme, comporte sa part d'ingratitude. Rappelons aussi que l'œuvre de Vadeboncœur n'a pas fait l'objet d'une traduction au Canada anglais, phénomène qui en soi mériterait réflexion[18]. Évidemment, toutes ces données doivent être relativisées en fonction de la date de parution des œuvres.

Outre la détermination du canon dans ses aspects quantitatifs, l'un des aspects les plus prégnants de la comparaison entre les réceptions anglo-canadienne et québécoise se veut bien entendu le discours critique sur les œuvres. La sanction appréciative ou dépréciative peut ainsi varier d'une institution à l'autre. Jacques Poulin, qui se mérite le plus souvent les éloges de la critique francophone, est fréquemment éreinté par la critique anglo-canadienne. Commentant la parution de *Volkswagen blues* en traduction anglaise, Terry Goldie déplore le ton hemingwayesque du roman («presque ridicule»), l'intertextualité superficielle et l'aspect cartographique du texte[19]. La «Jimmy Trilogy» donne également lieu à des

18. Dans un article paru dans *Études littéraires* (vol. XXIX, n° 2, automne 1996), Jane Everett se penche sur la «traductabilité» des essais de Vadeboncœur après avoir rappelé qu'ils n'ont suscité aucune traduction ou essai critique important.
19. Terry Goldie, «Transcontinental», *Books in Canada*, vol. XVII, n° 6, août-septembre 1988, p. 29.

critiques acerbes. Dans *The Canadian Forum*, Linda Leith affirme qu'il n'y a pas suffisamment de matière dans *Mon cheval pour un royaume*, *Jimmy* ou *Le cœur de la baleine bleue* pour en faire des récits valables. Elle condamne les problèmes structurels et stylistiques de ces romans, leur manque de clarté et de réalisme, ainsi que leur ton monocorde. Elle va jusqu'à dire qu'à une époque où les fonds disponibles pour la traduction sont restreints, il s'agit là d'un gaspillage[20]. Enfin, pour David Homel, qui n'a pas trouvé *Les grandes marées* très original, la traduction du roman en révèle les limites, notamment l'humour ethnocentrique[21]. Ces quatre comptes rendus ont en commun de critiquer la représentation de l'Amérique dans les romans de Poulin, vue comme superficielle ou peu originale, ou alors de comparer l'auteur québécois avec des écrivains américains — parfois de façon négative. Est-ce à dire que l'univers de Poulin ne correspond aux pas attentes des lecteurs anglophones de la littérature québécoise? La réponse se trouve peut-être dans cette constatation que fait Theresia Quigley à la lecture des *Grandes marées*: « It is interesting to note that Poulin does not concern himself with the usual preoccupations of Quebec writers. Neither the Land nor the Church play an important role in this novel and political questions are of no great significance[22]. »

La réception critique de l'œuvre d'Hubert Aquin au Canada anglais, par son abondance et sa diversité, nous permet de saisir les écarts de lecture sous un autre angle, celui du discours interprétatif/théorique. Dès la parution de *Prochain épisode*, la production aquinienne a suscité l'intérêt de l'Autre, tant pour ses qualités littéraires que pour sa problématique nationaliste. Comme nous l'avons dit, Patricia Smart a l'honneur, avec *Hubert Aquin, agent double*, d'inaugurer une série de monographies qui regroupe critiques francophones et anglophones. Que l'EDAQ ait confié à deux professeures anglophones (Janet Paterson et Marilyn Randall) l'édition critique de *Trou de mémoire* témoigne tout à la fois d'une tradition canadienne-anglaise des études aquiniennes, d'une ouverture de l'institution littéraire québécoise et d'un rapprochement continu des deux systèmes.

Il existe cependant des différences d'interprétation qui ont provoqué un débat métacritique virulent. L'affaire commence en 1985 par un article

20. Linda Leith, « The Walls of Old Quebec », *The Canadian Forum*, vol. LX, juin-juillet 1980, p. 34-35.
21. David Homel, « Drifting Off », *Essays on Canadian Writing*, n° 36, printemps 1988, p. 87- 89. Les exemples retenus ici excluent les évaluations positives de l'œuvre de Poulin, mais demeurent tout de même représentatifs des difficultés de lecture que pose cet auteur au Canada anglais.
22. « Il est intéressant de noter que Poulin ne partage pas les préoccupations habituelles des écrivains québécois. Ni la Terre ni l'Église ne jouent un rôle significatif dans ce roman et les questions politiques y ont peu d'importance. » (Nous traduisons). Theresia Quigley, « A Crowded Eden », *The Fiddlehead*, n° 153, automne 1987, p. 102- 103.

de Chantal de Grandpré paru dans *Liberté* où elle analyse « les stratégies mises en œuvre pour faire de Hubert Aquin un écrivain *canadien*[23] ». Pour de Grandpré, cette dynamique s'inscrit dans une volonté plus vaste de récupérer la littérature québécoise au profit d'une littérature canadienne qui ferait rempart contre la menace culturelle américaine. Comme procédés de canadianisation, l'analyse relève la volonté d'angliciser Aquin par le biais d'un titre en traduction (*Hamlet's Twin* pour *Neige noire*), la comparaison avec des auteurs anglophones, l'universalisation de l'œuvre et, surtout, l'occultation du politique. Après des détours dans diverses revues (dont un nouvel article de de Grandpré, dans *Œuvres et critiques*, qui écorche la critique québécoise et se range du côté de la critique française pour expliquer l'échec littéraire d'Aquin en France), le débat donne lieu à une intéressante étude métacritique de Anthony Purdy dans un collectif consacré à *Critique et littérature québécoise*. L'auteur s'étonne tout d'abord de ce grief d'occultation du politique fait aux critiques anglo-canadiens :

> Loin de négliger son enracinement politique, ces critiques sont le plus souvent fascinés par le nationalisme de cette œuvre, et surtout, comme on doit s'y attendre, de *Prochain épisode*. Ce qui n'empêche pas que l'œuvre d'Aquin soit, comme le veut de Grandpré, plus canadianisable que d'autres, car un roman comme *Prochain épisode*, comme les essais de la même période, se doit d'être lu en premier lieu comme allégorie et déconstruction de la condition de l'écrivain dans une situation coloniale, situation qui implique nécessairement la participation dialectique (ou pseudo-dialectique) du dominateur. Si les lecteurs canadiens s'intéressent aux romans d'Aquin, c'est qu'ils sont fortement interpellés par ces textes[24].

Purdy reproche ensuite à de Grandpré de corréler universalisation et déréalisation, et souligne que c'est la critique québécoise des années quatre-vingt qui voulait « déplacer l'œuvre d'Aquin, la sortir du contexte national où la première génération de critiques l'avait située, pour la faire entrer dans *la* littérature[25] ». Cette universalisation prendrait deux formes : resituer l'œuvre d'Aquin dans un paradigme transnational et/ou, sur le plan critique, la saisir à travers les approches plurielles du discours universitaire.

L'examen de la réception d'Aquin au Canada anglais semble donner raison à Purdy. La très grande majorité des textes critiques répertoriés se concentrent sur la dimension politique, historique ou sociale des romans de l'écrivain québécois. Il est également vrai que la critique aquinienne des années quatre-vingt (et quatre-vingt-dix, si l'on nous permet de

23. Chantal de Grandpré, « La canadianisation de la littérature québécoise : le cas Aquin », *Liberté*, n° 159, juin 1985, p. 50.
24. Anthony Purdy, « Lire Aquin. Les enjeux de la critique », Annette Hayward et Agnès Whitfield (dir.), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 280-281.
25. *Ibid.*, p. 282.

transgresser les limites de notre corpus) s'inscrit, tant au Québec qu'au Canada, sous le signe de l'universalisation et de la multiplicité méthodologique. Nous croyons cependant voir dans cette réorientation de la réception un autre trait distinctif entre francophones et anglophones. Purdy passe cette question sous silence pour conclure sur une autre opposition, celle entre la lecture universitaire homogénéisante et la lecture ordinaire.

Or, à regarder de près les monographies consacrées à Aquin, il semble qu'un clivage se soit produit dans les années soixante-dix et qu'il se maintienne aujourd'hui. Du côté francophone, à l'exception de l'ouvrage de Gilles de La Fontaine, la majorité des études se réclament de champs éloignés d'une réalité sociale immédiate : la psychanalyse (Jacques Cardinal, Anne Elaine Cliche et Robert Richard) ; l'esthétique (René Lapierre) ; la thématique (Françoise Iqbal), la perspective du sacré (Pierre-Yves Mocquais) et la poétique de l'intertextualité (André Lamontagne). Du côté anglophone, le référent extratextuel a toujours été au centre des études aquiniennes : depuis l'ouvrage de Patricia Smart sur la dialectique de l'art et du pays jusqu'à l'étude contextualiste de Marilyn Randall en passant par l'essai de Anthony Wall sur la référence. Ces deux dernières monographies illustrent de quelle manière la réception anglo-canadienne, malgré son renouveau méthodologique et les préoccupations théoriques qu'elle peut partager avec la critique québécoise — par exemple, la question de l'intertextualité —, maintient un ancrage sociopolitique. Il y a bien sûr des exceptions, qui se révéleront peut-être plus nombreuses une fois l'analyse complétée, comme la lecture féministe d'Aquin que propose Patricia Smart dans un chapitre d'*Écrire dans la maison du père*. Mais même en 1990, Purdy lui-même proposait une étude dans le plus droit fil de la réception anglo-canadienne, intitulée « The Politics of Incoherence : Narrative Failure and the Invention of History in Hubert Aquin's *Prochain épisode*[26] ».

Ce constat ne se veut aucunement appréciatif ou dépréciatif. Il rend au contraire hommage à la richesse de la critique aquinienne et à ses différents apports. Il témoigne cependant de deux tendances identifiables qu'il faut expliquer. Pour reprendre nos paramètres théoriques, il semble que la concrétisation du sens des textes d'Aquin réalisée par le lecteur anglophone — et pas seulement le lecteur critique — ne puisse faire l'économie du politique ou du contexte canadien parce qu'il se sent interpellé en ces termes.

Et qu'en est-il des attentes de ce lecteur face à la littérature québécoise dans son ensemble ? Peut-on avancer qu'elles sont demeurées assez

26. Anthony Purdy, « The Politics of Incoherence : Narrative Failure and the Invention of History in Hubert Aquin's *Prochain épisode* », *A Certain Difficulty of Being. Essays on the Quebec Novel*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1990, p. 83-90.

stables au cours des quarante ou cinquante dernières années? La norme anglo-canadienne de la littérature québécoise, avec tout ce que cela comporte de références objectivables (religion, langue, pays, revendications politiques, etc.), ne se modifie pas au même rythme que la connaissance ou la compréhension du Québec.

Quant au critique, il dispose certes d'un point de vue différent, plus informé, mais son expérience de la vie quotidienne, son imaginaire, ses premières références littéraires le placent dans la même communauté interprétative que le lecteur non spécialiste, dans des conditions d'actualisation du texte différentes de celles du lecteur québécois. Nonobstant une expérience partagée des genres littéraires (comme le roman), dans la majorité des cas, les lectures faites dans le cadre de l'adolescence et du premier cycle universitaire assurent aux anglophones et aux francophones une formation littéraire et critique/théorique issue de traditions distinctes. Au-delà des études doctorales des chercheurs anglophones en milieu québécois, ainsi que des contacts nourris et fructueux entre universitaires qui favorisent un espace interprétatif commun aux deux groupes linguistiques, nous croyons qu'une expérience esthétique et un horizon d'attente différents se manifestent aussi dans la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise.

La poursuite de notre recherche, dont nous n'avons exposé ici que les grandes lignes, mettra sans doute en lumière une réception anglo-canadienne plus complexe qu'on ne l'imagine, et présentant des convergences certaines avec la critique québécoise. À ce stade-ci, nous pouvons toutefois affirmer que si la psyché québécoise projette parfois sa propre homogénéité sur l'Autre, le Canada anglais critique n'apparaît pas comme l'objet de son invention.